

Dans l'enfer de l'éducation, point de place pour les sentiments !

Les jeux des enfants ne sont pas des jeux, et il les faut juger comme leurs plus sérieuses actions.

Montaigne, Essais



Notre voisin est berbère ; originaire de la même tribu que ma mère. Cet ancien combattant est ouvrier à temps plein à l'OCP mais, macabre nostalgie oblige, il passe ses heures libres à transpercer des matelas. Une façon de dire qu'il exerce aussi le métier de matelassier dans une boutique située juste au nord de l'enceinte du village, dans le secteur commercial. Quand il est sous terre, dans la mine, ou quand il est fatigué, c'est son neveu, Brahim qui tient la boutique.

Mon père a vite fait de sympathiser avec l'oncle et me conseille d'en faire autant avec le neveu. Et comment ! C'est « comme si tu frappes un chien avec un os ! » comme dirait l'autre, tournure bien de chez nous pour dire que jamais ordre paternel ne me rendit si heureux : Le neveu fréquente, en effet, la même école que moi, était connu pour être un grand bagarreur et était en deuxième année. C'est dire que j'ai tout à gagner dans cette alliance stratégique.

Brahim me promet en outre de m'apprendre le français et de me donner un coup de main en cas de bagarre. C'est exactement ce dont j'avais besoin.

Nous allons bien rigoler tous les deux!

J'étais très semblable à Brahim dans notre différence : 1) Nous sommes tous les deux orphelins quoique, lui, il a perdu ses deux parents, 2) Nous sommes tous les deux gauchers, quoique, moi, de naissance et lui, parce que sa main droite et son avant bras sont mal formés et 3) Nous avons tous les deux une imagination fertile quoique la sienne est plutôt débordante.

Brahim est artiste en la matière : Une fois, il lui a fallu des jours pour me raconter un seul de ses rêves ! Je ne me rappelle pas exactement de ce qu'il avait rêvé, mais je me rappelle qu'après plusieurs séances, je me suis étonné de ne pas me trouver dedans ! Le lendemain il m'y réserva une place de choix!

Il n'arrêterait pas non plus de parler des aventures et de l'héroïsme de son oncle durant la deuxième guerre mondiale, durant la première, durant celle de Corée et dans celle du Rif. J'étais émerveillé et... trop jeune pour juger que son oncle pourrait ne pas être né quand la première guerre mondiale a eu lieu, ou du moins n'être qu'un même ! Mais il avait un si grand talent de conteur et il transportait, avec aisance, son auditoire dans ses rêves les plus fous. D'ailleurs on ne peut que le croire car son oncle avait la tête de l'emploi : il était vraiment quelqu'un d'impressionnant avec sa moustache de colonel, son profil d'aigle et ses rugissements de lion. Et on ne peut que s'étonner qu'un tel homme, si prestigieux se ramasse à la fin de sa carrière comme simple manoeuvre à l'OCP (Office chérifien des phosphates) et comme matelassier à ses heures de loisir !

Conclusion à chaud ? La vie est injuste et les êtres humains sont ingrats !

Toutefois, avec le temps, les mêmes histoires répétées finissent par ennuyer. Brahim le sait sûrement. Aussi, il me confie, sous le sceau du secret, que son oncle cache, dans une armoire, une mitrailleuse qu'il a emporté avec lui de Corée!

J'avais un faible pour les armes depuis que les gens ne parlent autour de moi que de bravoure, de résistance et de coups de feu échangés avec l'ennemi ! Même les chansons que nous entonnons avant de quitter l'école, le soir ne parlaient que de sacrifice, de martyr et de bravoure ! La chanson « Al Yaouma Hayyou lil houroubi Hayyou ! Wa narji'ou libiladi dafirine » (Allons à la guerre, allons ! Et nous reviendrons au pays couverts de gloire) résonne toujours à mes oreilles !

Et depuis, nous ne parlons que de la fameuse mitrailleuse. Comment est-elle? Comment la charge-t-on? Est-elle lourde à porter ? Comment se sent-on quand on l'a dans la main ? Brahim semble tout connaître, tout maîtriser! Et du coup il devient un géant dans mes yeux, un superman ! Va-t-il un jour me permettre de toucher cette machine pour pouvoir m'imprégner de son pouvoir surnaturel ? Il me fit la promesse solennelle de réaliser ce rêve... Quand l'occasion se présentera !

Et cette occasion semble se présenter quand son oncle part avec sa femme et

À suivre : Page 11

Dans l'enfer de l'éducation, point de place pour les sentiments !

son bébé en congé.

Comme l'année scolaire n'est pas encore finie, Brahim est resté tout seul à la maison. Et, comme son oncle a demandé à mon père de prendre soin de son neveu, mon père m'autorisa d'habiter provisoirement avec lui. Je vais enfin rentrer dans cette caverne d'Ali Baba dont Brahim m'a tant parlé et qui est la maison de son oncle !

La première demande que j'ai faite à Brahim c'est bien sûr de voir la fameuse mitrailleuse. Il me dit que chaque chose vient en son temps. «Tout d'abord, admirons cette petite merveille» dit-il en tirant d'un coup sec sur un tissu comme un magicien. Oh! Une radio! Enfin je vois de plus près une radio ! La magie de l'instant me fait oublier la mitrailleuse !

Sait-il la faire fonctionner ? Ce serait le comble ! Et le comble c'est qu'il sait le faire : Il tourne un bouton : Un œil d'un vert captivant s'allume et au fur et à mesure qu'il devient de plus en plus lumineux, une voie langoureuse d'une chanteuse berbère sort de cette boîte magique et devient de plus en plus claire !

Merveilleux! Fantastique ! Comment- est-ce possible ! Je veux tout savoir! Et Brahim se met en devoir de tout m'expliquer : Selon lui des puissants sorciers arrivent à réduire les chanteurs au point de les rendre invisibles et de les expédier ensuite avec force dans l'air. L'antenne tendue sur le toit se charge de les attirer exactement comme la lumière attire les papillons, les avale ensuite pour les faire sortir dans l'antre de la boîte magique !

- Et... Peut-on les voir ?, balbutiai-je au comble de l'excitation !

- Bien sûr ! Regarde ! Me répond-il !

Je m'empresse de regarder à travers les fentes. Mais mes yeux ne captent que l'image de fils électriques et d'ampoules incandescentes ! Cependant, pour ne pas décevoir mon ami, je me suis écrié: Je la vois! Je la vois! Oh qu'elle est belle!

Il se penche à son tour, regarde longuement, fait une moue et se tourne vers moi pour m'annoncer que ce n'est pas son genre. Je lui demande alors de me montrer son genre. Il tourne un bouton et voilà

qu'il tombe sur un poste en français. Un bonhomme semble raconter des histoires très drôles puisqu'on entend une foule se tordre de rire. Brahim me demande de regarder par derrière pour voir une blonde au milieu de la foule. Je me penche, ouvre grands mes yeux : Il y a toujours les mêmes ampoules et les mêmes fils.

- Il y a trop de monde ! Et je n'arrive pas à distinguer ta blonde. Lançai-je l'air déçu tout en m'éloignant de la radio.

Va-t-il mettre fin à ce jeu que je commence à trouver stupide ? Non, il éclate de rire en pointant la radio du doigt. Je lui demande ce qu'il y a de si drôle.

Il me répond que le bonhomme est en train de raconter des histoires vraiment drôles ! Je l'aurais deviné tout seul, mais pourrais-je avoir une traduction ? Non ! Je dois attendre la fin. Quant à lui, il continue à s'esclaffer au même rythme que la foule.

Et quand se fut fini, je réitère ma demande. Il me répond que le bonhomme était en train de faire rire la foule. Je l'aurais parié comme j'aurais parié que mon ami ne parle pas plus que moi le français. J'aurais parié également qu'il n'y a pas de mitrailleuse dans la maison !

Mais voilà que Brahim ouvre une boîte et en sort une photo jaunie par le temps qu'il me tend. Son oncle y est debout, habillé en militaire et tenant en bandoulière une mitrailleuse. Je reste bouche bée. Profitant de ma stupéfaction, il me lance que ce n'est pas bien de douter de ses amis et que pour me punir de l'avoir fait il ne va pas me montrer la mitrailleuse !

Surmontant mon envie de le mettre au défi de prouver que mon doute est mal placé, j'ai fini par lui présenter mes excuses tout en lui demandant de me montrer l'arme une autre fois. Après tout, son oncle a effectivement une arme et cette arme est bien avec lui sur une photo et ... personne ne viendra la lui enlever !

En outre, à quoi bon créer un incident pour perdre le seul ami que j'ai jusqu'à présent? Un ami qui sait inventer des jeux et qui accepte avec grâce les suggestions que je lui fais pour meubler notre temps libre. Et le temps libre, nous allons en avoir car l'année scolaire touche à sa fin !

L'été à Boujniba emmène avec lui des marchands de figues de barbarie, des températures torrides et des vents qui soulèvent, dans l'air, de très hautes colonnes de poussière en fin d'après midi. Les marchands de figues de barbarie nous permettent d'améliorer l'ordinaire en nous apportant une nourriture bon marché. Cela change un peu du thé au pain le matin, du pain au thé à midi et du thé au pain le soir.

Les familles les plus nanties font passer ces deux mets de choix avec de l'huile d'olive, dans laquelle on trempe le pain, ou quelquefois avec deux ou trois œufs noyés dans un océan de sauce aqueuse. Quant à la viande, cette denrée rare, elle est réservée pour les grandes fêtes et pour la réception des invités venus de loin. C'est pour cela que les enfants adorent la visite des étrangers et que les parents la détestent !

Même à Boujniba, les températures torrides obligent les adultes à faire la sieste quand ils ne travaillent pas. Mais ils nous permettent, comme ailleurs au pays, à nous les enfants de nous déplacer dans le village sans trop de surveillance. Mes déplacements à moi et Brahim vont beaucoup plus loin: Nous montons souvent au croisement de la petite route, desservant le village, avec la route principale. Cette dernière est ornée d'arbres qu'on appelle ici poivriers à cause de leur fruit qui ressemble au poivre.

Et que le spectacle commence !

Nous nous installons à l'ombre de ces arbres et nous passons des heures à admirer les véhicules qui passent en trombe sur l'asphalte. Brahim qui sait tout, m'initie aux marques. Mais moi je m'intéresse surtout aux cars sur lesquels sont inscrits en larges caractères arabes et français les mystérieuses destinations: Casablanca, Béni Mellal, Khénifra. Et je rêve à ces grandes villes, aux gens qui y vivent et à la belle vie qu'on doit y mener.

Quand je serais grand, je ferais le tour du monde!

L'été amène également avec lui le cinéma mobile de l'OCP (Office chérifien des phosphates). Je n'ai jamais vu de cinéma

À suivre : Page 12

Dans l'enfer de l'éducation, point de place pour les sentiments !

Suite de la page 11

auparavant, ce qui explique mon excitation et mon impatience. On m'avait dit que c'est le plus beau spectacle du monde. C'est une fenêtre ouverte sur l'univers et on peut voyager grâce à lui sans bouger de sa place !

Dans la place publique il y avait une haute muraille entre la mosquée et la boulangerie. Des ouvriers perchés sur une longue échelle sont en train de la badigeonner à la chaux et une foule d'enfants autour d'eux crient en chœur: « Il y est!, il y est! ». Brahim m'explique que c'est le mur qui sert d'écran pour le cinéma et que si on est en train de le peindre c'est que le cinéma va bientôt arriver! Nous étions si heureux que nous nous joignîmes aux gamins pour scander avec eux ce mot magique dont je ne connaissais pas le sens et que les enfants scandaient également quand un but est marqué lors d'un match de football.

Le jour «j» arrive enfin. Le cinéma est pour ce soir. Et tout le village est sens dessus dessous. Les grands n'ont rien à envier aux petits du côté de l'excitation. La caravane devrait arriver vers 20 heures. Mais déjà les comités d'accueil se sont organisés. Les plus grands vont monter attendre la caravane au fameux croisement de la route principale et que nous appelons ici «Le grand tournant». Les plus petits, les femmes et les vieillards forment des sous comités répartis sur la route à partir de la place publique et un virage situé à la limite des confins du village (et qui est communément appelé «petit tournant»).

Quand l'avant garde aperçoit la caravane, les plus rapides piquent un marathon pour transmettre l'heureuse nouvelle. Les plus intelligents parmi eux courent prendre une bonne place loin de l'écran. Mais la plupart d'entre eux attendent l'arrivée de la caravane au «petit tournant» car le spectacle est fameux: les femmes poussent des youyous, les enfants poussent des «Il y est!» et les grands sont partagés entre les bienvenus et les «Il y est!». La cacophonie atteint son paroxysme quand la caravane s'engouffre dans le passage menant de l'entrée ouest du village de l'OCP à la place publique. L'écho est si

fort qu'on aurait cru à une explosion !

Ce soir on nous sert en hors d'œuvres un court métrage de Charlie Chaplin. Tout le monde se tord de rire. C'est à peine si on ne se roule pas par terre (qui était pourtant tout près car tout le monde est assis dessus). Je fais pourtant exception à la règle un court instant quand j'ai vu à quoi ressemble Charlot : Mes condisciples de l'école coranique avaient raison de me comparer à lui, côté accoutrement et godasses ! Mais tout de suite je rejoins l'hilarité collective à en avoir mal au ventre!

Les rires cessent avec le plat de résistance: Un film de guerre. Bien après, j'ai su que c'était «L'enfer des hommes», une histoire vraie jouée par celui qui l'avait vécu : Audy Murphy. Mais pour le moment le film a été baptisé à l'unanimité «anaba tiri» ce qui signifie en bon français: «En avant! Tirez».

Dès le lendemain les enfants du village ne jouent plus qu'à la guerre et tout le monde veut devenir Audy Murphy. Les bâtons font office de fusils, qu'on pointe vers l'ennemi en criant anaba tiri ! Quant au coup de feu, il est simulé avec la bouche.

Un des jeux consiste à se diviser en deux groupes, partir dans deux directions opposées et commencer à se chercher dans le dédale des rues du village. Quand on surprend un adversaire, on doit crier anaba tiri et faire «bang» (de la bouche bien sûr). L'adversaire doit normalement s'allonger par terre ! Cela, c'est la théorie. En réalité, tout le monde prétend qu'il a tiré le premier. Les esprits ne tardèrent pas à s'échauffer et les bâtons retrouvaient leur usage naturel : Se taper dessus avec !

Un groupe d'enfants plus âgé, est allé plus loin dans la simulation : L'OCP était en train de construire des dizaines de maisons à l'extérieur de l'enceinte du village. La terre extraite des fondations et des tranchées d'égouts a été déversée du côté de la brèche sud du village, juste à la limite du grand talweg: ce qui a eu pour résultat un paysage montagneux en miniature.

Les belligérants se sont donnés rendez-vous un après midi sur ce champ de ba-

taille. Ils arrivent divisés en deux bataillons, les uns portant des casques de mineurs qu'ils ont emprunté, sans consentement, à leurs pères, les autres avec des morceaux de taule en guise de bouclier. Ceux qui n'ont pas pu avoir des casques ont enfilé des boîtes de conserve sur la tête. Moi et un petit groupe de poltrons, nous avons grimpé sur un monticule qui domine le champ de bataille. Notre rôle, comme celui de l'ONU, se limite à observer l'humanité s'entretuer avant de lui porter un éventuel secours et essayer de panser ses blessures.

Quant à mon ami Brahim, qui ne veut, pour rien au monde, rater l'occasion de mettre en exergue ses origines guerrières, et vivre les péripéties qu'a vécues son oncle durant toutes ses guerres, il s'est joint comme volontaire à l'un des bataillons.

L'enjeu de cette guerre fratricide consiste à arriver le premier au milieu du champ de bataille et à s'emparer d'un chiffon accroché sur une branche de roseau.

Les deux bataillons sont maintenant face à face, de part et d'autre d'un «no man's land» d'une cinquantaine de mètres, attendant le signal pour déclencher les hostilités. Quelqu'un crie «Anaba tiri» et les cailloux commencent à s'envoler avec allégresse. De temps en temps quelques téméraires changent de monticule. Les tirs se concentrent sur eux et il n'est pas rare d'entendre le bruit des cailloux sur les boucliers. D'autres qui ont bien assimilé les leçons tirées du film, se déplacent en rampant, utilisant ainsi les sinuosités du relief à leur avantage.

Quant à mon ami Brahim, qui a bien digéré les récits de vraies batailles racontées par son oncle, eh bien il se met debout et commence à avancer, à découvert, vers le chiffon tout en criant «Anaba!» (en avant!). Les cailloux pleuvent autour de lui sans arrêter sa progression en zigzag pour autant !

Ah que j'étais fier de lui ! Rien à dire : Il a ça dans le sang !

Il marque un temps d'arrêt, se tourne vers

À suivre : Page 13

Dans l'enfer de l'éducation, point de place pour les sentiments !

Suite page 12

ses soldats et leur crie tout en tournant le dos à l'ennemi : «Avancez espèce de poltrons !» Rien à dire ! Mon ami est un vrai officier ! Il ira loin ! Des téméraires se lèvent pour le rejoindre quand un caillou bien tiré met fin à l'ascension fulgurante de Brahim vers le grade de général !

Le coup l'atteint en plein bassin et le pauvre pousse un cri étouffé, se désarticula et tomba par terre ! Le vol jovial des pierres s'arrête sur le champ et tout le monde accourt pour évaluer le dégâts : Le héros se tord comme un serpent sur le champ d'honneur, le souffle coupé ! Le champ de bataille se vide comme par enchantement : Les combattants ont pris leurs jambes à leur cou évitant ainsi tout démêlé avec la communauté adulte qui pourrait rappliquer au moment où on ne s'y attend pas du tout.

L'instinct grégaire me fait courir quelques mètres avec les fuyards. Mais je me ravise : Après tout, j'étais neutre dans cette guerre et mon devoir est d'assister mon ami dans la défaite. Je reviens donc aux côtés du blessé, et attends qu'il retrouve son souffle ; Ce qu'il fait après une inquiétante attente. Je l'aide à se remettre debout et je le conduis chez lui.

Il est bien sûr hors de question de reporter cet incident aux adultes.

Quand Brahim termina sa convalescence et commença à marcher correctement, l'incident est déjà oublié. Du moins il était hors de question de revenir sur son passé militaire. Il faut trouver autre chose pour ressembler aux adultes. Pourquoi pas devenir chauffeur comme ces héros qui passent à toute allure avec leurs voitures, leurs camions ou leurs cars sur la route principale ?

Nous fîmes une descente à la décharge publique et nous y ramassâmes de belles boîtes de conserve rectangulaires et cylindriques ainsi que des fils de fer. L'espace d'une demi-journée chacun de nous fabriqua une voiture avec un long volant en fil de fer et des roues avec des boîtes métalliques de lait concentré de Hollande. Bien sûr un volant long comme un cou de girafe n'est pas réaliste, mais il est très commode pour pouvoir conduire le jouet sans avoir à s'agenouiller.

Il ne nous reste maintenant qu'à trouver un précieux chargement à transporter. Brahim opte pour les capsules des boissons gazeuses : Elles sont belles et il paraît qu'on peut les échanger contre des billes car il y a des gens qui les enroulent autour des cordes et en font des sortes de rideaux.

À nous la beauté et la richesse !

Brahim connaît bien son affaire. Il nous dirige du côté des boutiques, là où les gens viennent se rafraîchir, puisque la limonade est bien meilleur marché que dans l'unique café du village. Comme les capsules, traînant par terre, ne sont pas arrivées à remplir les bennes de nos deux camions, nous nous mimons en devoir d'attendre de nouveaux clients. Mais voilà que certains parmi eux se mirent à nous laisser les fonds de bouteilles à vider ! Pas mal comme boisson et elle a même meilleur goût que celui du thé à la menthe !

Le lendemain nous revenons non pas pour les capsules, mais

pour les dons généreux des clients. Ce manège dura jusqu'au jour où un client enragé nous tira les oreilles, nous bouscula, et ce, avec l'approbation d'autres adultes qui ont renchéri en suggérant qu'on nous retienne jusqu'à l'arrivée de nos parents pour leur reprocher notre mauvaise éducation !

Et c'est ainsi que notre carrière, de mendiants professionnels, prit fin à peine commencée !

J'étais malade d'humiliation et de remords à tel point que je n'osais plus m'aventurer du côté des boutiques. Mais je n'arrivais pas non plus à étouffer ma frustration quand les enfants se vantaient devant moi que leurs parents leur achetaient de la limonade, se mettaient à énumérer les marques, à comparer les goûts et à parler de leurs préférences !

Une nuit, je me réveillai et me dirigeai vers la lourde porte de la maison, mi-endormi, mi-éveillé et me mis en devoir de l'ouvrir. C'était aux alentours de minuit car mon père faisait le quart de nuit à la mine et venait tout juste de rentrer puisqu'il portait encore son bleu de travail. Il était d'autant plus surpris que les gens du village sont des couches tôt et que les enfants se mettent au lit en même temps que les poules !

- Où vas-tu ? Me demanda-t-il avec une douceur inhabituelle !

Sûr de moi, je lui répondis que je vais chercher de la limonade dans l'une des boutiques du village d'un dénommé El Hiba ! Il eut toute la peine du monde à me convaincre de retourner me coucher et d'attendre le lendemain pour aller faire mes emplettes.

Le lendemain j'étais terrorisé à l'idée qu'il aille m'interroger et de découvrir toute ma mésaventure. Mais il n'en fit rien. Au contraire, à partir de cet incident, il décida que la limonade n'est plus une boisson de Satan et il commença à nous en acheter une grande bouteille de temps en temps.

À force d'être sévèrement puni, quasiment torturé pour les bêtises que je fais de temps en temps, je suis arrivé à la conclusion que je suis un fardeau pour mon père et qu'il me haït pour je ne sais quel crime. Mais des gestes comme celui-ci, ainsi que d'autres qui vont succéder à d'autres châtiments disproportionnés, ont fini par semer le doute dans mon esprit. Aujourd'hui, j'ai fini par comprendre : Enfant, il a été élevé durement pour qu'il devienne un homme. Adulte, il cherche à faire de l'enfant que je suis, un homme avant même que je consomme mon enfance ; Encore moins mon adolescence ! C'est dans l'ordre des choses : L'amour, l'affection, il faut en avoir ; Mais bien caché dans son cœur. Dans l'enfer de l'éducation, point de place pour les sentiments !

Par Abderrahman El Fouladi

A suivre...